

Palm Springs International Film Festival 2005

Quelque oasis parmi plusieurs images

Charles-Stéphane Roy

Number 242, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C.-S. (2006). Palm Springs International Film Festival 2005 : quelque oasis parmi plusieurs images. *Séquences*, (242), 7–7.

PALM SPRINGS INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2005

Quelque oasis parmi plusieurs mirages

La Fédération internationale de la presse cinématographique (FIPRESCI) était à nouveau conviée dans le désert de Palm Springs (Californie) pour constituer un jury. J'étais du nombre, et notre tâche visait à décerner le prix pour le meilleur film de la section Award Buzz, volet destiné à la cinquantaine de soumissions nationales concourant pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Notre cahier de charge constituait ainsi le plus imposant de tous les événements auxquels participe la FIPRESCI, avec une moyenne de trente-cinq films à visionner. De plus, l'organisation nous invitait à décerner des prix d'interprétation à l'acteur et à l'actrice s'étant le plus distingués. Sous un soleil de plomb (35 degrés l'après-midi), une chevauchée de longue haleine commençait.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Pour le profane (et ils sont nombreux), Palm Springs est le point de convergence de plusieurs municipalités d'Inland Empire, une région désertique dans laquelle résident des retraités fortunés, sans doute attirés par les 120 terrains de golf établis dans un rayon de 20 milles carrés. Le festival en est à sa 17^e édition et, après de confidentiels débuts, semble avoir trouvé son créneau, croisement entre titres porteurs en fin de route festivalière et primeurs issues du catalogue compilé par l'Academy of Motion Picture Arts & Science (AMPAS), pour la plupart sans distributeurs nord-américains. D'après Darryl MacDonald, directeur du Festival de Palm Springs (PSIFF) et ancien de Seattle et de Vancouver, le PSIFF serait devenu l'événement le plus rentable aux guichets parmi ses semblables étatsuniens, loin devant Sundance et Tribeca. Le secret de cet achalandage? Le troisième âge. À première vue, le public qui remplit les 13 salles réquisitionnées par la manifestation ressemble à celui de notre FFM, soit une frange de cinéphiles pour qui la provenance d'un film importe plus que le nom de son réalisateur. La nature même de la sélection du PSIFF reste ouverte sur le monde et certaines signatures, que les programmeurs soulignent dans le programme lorsque le cinéaste a déjà soumis un film au festival lors d'une édition précédente, affichent un classicisme de bon ton rarement porté sur la surprise et l'audace stylistique.

Après être passé au travers des soumissions nationales aux Oscars 2006, il appert qu'aucune règle générale ne vient ponctuer la sélection d'un pays à l'autre. Si au Canada le box-office a élu d'emblée **C.R.A.Z.Y.**, on s'étonne du choix taïwanais, le sulfureux **La Saveur de la pastèque** (The Wayward Cloud) de Tsai Ming-liang, ou encore du candidat colombien **La sombra del caminante** (The Wandering Shadow), réalisé àprement pour moins de 100 000 \$? On retrouve les incontournables offrandes est-européennes, des drames sur la Seconde Guerre mondiale (**Fateless**) ou des histoires d'orphelins bien larmoyantes (**Mother of Mine**, **Zozo** de Josef Fares), quelques comédies nationales, mais aussi des essais stylistiques qui avaient le mérite de briser certaines conventions, comme le pulpfictionesque **A Wonderful Night in Split** du Croate Arsen Anton Ostojic (avec le rapper américain Coolio!), **Play** d'Alicia Scherson, sorte d'Amélie Poulain chilien, **Totally Personal** du Bosniaque Nedžad Begovic, durant lequel le cinéaste met sa vie en scène et sollicite directement le spectateur en recommençant par trois fois son film, et surtout **In the**

Darkness of Night du Portugais João Canijo. À la manière d'une tragédie grecque, la caméra de ce film suit les constants allers-retours de la famille d'un gérant endetté d'un club d'escorte lors d'une soirée mouvementée durant laquelle le père vend sa fille à la mafia russe en lui faisant croire qu'elle doit les suivre pour espérer chanter au concours Eurovision. Tragédie grecque moderne respectant unités de lieu, de temps et d'action, **In the Darkness of Night** accumule les performances saisissantes et les effets hyper stylisés avec *momentum* et tension.



In the Darkness of Night

Notre jury a remis le Prix FIPRESCI à **Buffalo Boy**, une coproduction France / Belgique / Vietnam naturaliste entre western et *eastern*. Ce drame initiatique de Minh Nguyen-Vo se déroule entre terre et mer autour de gardiens de troupeaux de buffles et de rites initiatiques entre un aîné et sa progéniture. Les superbes images d'Yves Cape (**Yellowknife**) ont contribué à insuffler un élan épique à cette œuvre de survie et de courage. Il allait aussi de soi que le prix d'interprétation masculine revenait d'emblée au magistral Ion Fiscuteanu, le Michel Simon agonisant de l'étonnant **The Death of Mr. Lazarescu**, film roumain récompensé maintes fois de par le monde. Des délibérations plus musclées ont été nécessaires à la sélection de la performance féminine, et c'est par un consensus poli que Meltem Cumbul s'est démarquée de ses pairs dans le chaleureux **Lovelorn** du Turc Yavuz Turgul. Vivifiante et pleine de ressources, son personnage de chanteuse de cabaret monoparentale éblouissait à chacune de ses présences à l'écran. Alors que l'AMPAS cherchera le mois prochain à récompenser une œuvre qui pourrait plaire au grand public américain, la FIPRESCI a pris le parti des stylistiques abouties, au risque d'être commercialement rebutantes pour les distributeurs. ⑤